

## Les dents de Waterloo

Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ? Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06-60-66-99-09 », j'ai sauté sur l'occasion. Après tout, qu'ai-je à perdre ? Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille : « Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. »

Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide. » Va-t-elle venir, seulement ? Je fais les cent pas le long du wharf, échafaudant mille hypothèses sur le caractère de la mamie, assemblant une mosaïque de physionomies dans mon imagination fébrile. Ne serait-elle pas un peu détraquée, quand même ? Car elle n'a pas froid aux yeux, la vieille, de proposer un tel rendez-vous à un inconnu, dans la force de l'âge ! Heureusement que je suis inoffensif et que je ne manifeste aucune gérontophobie. Il s'agit sans doute d'une âme esseulée, altérée d'agréable compagnie. N'empêche que si je peux en profiter pour réaliser mon rêve de naviguer sur un voilier, à moindre frais, une petite heure, pourquoi m'en priverais-je, pourquoi aurais-je des scrupules ? Il n'y a pas de crainte à avoir, de toute façon, si la grand-mère se révèle belliqueuse ou exigeante à mon égard, j'aurai de quoi la calmer, ce n'est pas la petite bête qui va manger la grosse !

Soudain, apparaît dans mon champ de vision, au loin, une sorte d'épave, revêtue d'une marinière. Je comprends immédiatement que c'est *elle*. Courbée, la tête chenue, elle marche vers moi d'un pas malhabile, s'appuyant avec peine sur une canne. En matière d'intrépidité, j'ai connu mieux. Devant une telle décrépitude, j'ai une envie subite de prendre mes jambes à mon cou et de la planter là. Il y a tromperie sur la marchandise. Sa voix m'a induit en erreur, certainement. Néanmoins, d'une manière inexplicable, je ne bouge pas. J'attends le bradype. Pendant sa fulgurante approche, j'ai tout loisir de me demander si pareil débris est capable de manœuvrer un voilier, fût-ce une coquille de noix, et de « prendre le large » ! Elle a des ambitions démesurées, l'aïeule ! Si déjà on sortait du chenal, ça ne serait pas si mal... Pourtant, je lui avais bien fait comprendre au téléphone que j'étais novice en matière de

navigation et que je lui serais d'un piètre secours. À part tenir mon rôle de passager, il ne faut pas trop qu'elle compte sur moi pour les manœuvres, ni, *a fortiori*, pour le pilotage. Mais qui vivra verra ! J'espère juste ne pas nourrir trop de regrets, j'en ai déjà ma claque !

Parvenue à quelques pas de moi, l'ancêtre m'adresse un bref regard et, visiblement satisfaite, sans mot dire, esquisse un signe de tête en guise d'invite à la suivre. L'abordage se révèle un authentique calvaire pour elle, malgré mon aide. Puis, essoufflé, recru, je monte à mon tour sur le vieux gréement, lequel aurait bien besoin de passer au radoub, comme sa propriétaire. J'accompagne cette dernière jusque dans la cabine, curieux de découvrir l'intérieur du voilier, impatient de lier connaissance. Mais loin de me prêter attention, ma nouvelle compagne se lance bientôt dans les préparatifs du départ. Elle remonte fissa sur le pont, Bibi à ses trousseaux. La mémé s'avère moins rouillée qu'elle n'en avait l'air, de prime abord. C'est une bonne nouvelle, nous allons éviter le naufrage, au bout du compte ! En revanche, je me sens emprunté, inutile, confus, là, dans ses pattes, les bras ballants. Métamorphosée, ma taciturne flibustière s'agite en tous sens, comme prise d'un regain de jeunesse, comme si une force mystérieuse la faisait se mouvoir. Devenue ingambe, elle a remisé la canne dans un coin du voilier, de même que l'on met au rebut un objet encombrant.

Au bout d'un moment, las d'être mal à l'aise et de sembler transparent, je n'y tiens plus. D'une voix à peine audible, je bredouille :

— Oui... Non... Je ne sais pas... On pourrait faire les présentations, quand même, non ? C'est comme ça qu'on fait d'habitude... Et puis j'aimerais bien savoir si je peux aider un peu et ce que vous, vous comptez faire... Car moi, soyons d'accord, je veux juste faire une petite sortie, rien d'autre... Mais peut-être serait-il plus raisonnable de rentrer chez nous, il commence à se faire tard, et vous êtes peut-être indisposée... Nous pourrions remettre notre escapade à un autre jour...

La femme, aux manières hommasses, se plante tout à coup devant moi et se hausse sur la pointe des pieds. Le visage hostile, muette, elle plonge ses yeux dans les miens. Des yeux fatigués, mais étincelant d'une étrange lueur, semblables à ceux qui ont vu des choses innommables. Pendant ce face à face tendu, mon attention est attirée par sa bouche, couronnée d'un ostensible duvet charbonneux et agitée d'une mimique remarquable, donnant l'impression désagréable de vouloir vous embrasser à votre insu. Après quelques minutes

dans cette position, elle se contente finalement du signum harpocraticum<sup>1</sup>, puis m'exhorte à m'asseoir d'un geste militaire. Elle retourne ensuite à sa besogne, seule au monde.

Fataliste, conciliant, j'accepte de poser mon séant à la place indiquée, bouche cousue, convaincu d'être en compagnie d'une excentrique. Si elle veut tout faire sans prononcer une seule syllabe, eh bien qu'elle soit exaucée ! Ça me fera des vacances ! Toutefois je reste vigilant, il ne s'agirait pas que la vioque m'entraîne dans une galère. Peut-être desserrera-t-elle les dents, plus tard. En attendant, je profite de l'instant présent. Après tout, je vais l'avoir, mon baptême de mer !

Une heure passe. Une fois l'embarcation à quelques encablures des côtes, l'ennui et la nausée me tiraillant, je décide enfin de briser la glace :

— Sympa cette petite balade, voiles au vent, hein ! Et ce coucher de soleil ! Vous vous débrouillez bien, en plus ! Chapeau ! Comme quoi, il ne faut pas se fier aux apparences. On peut se présenter maintenant, non, qu'en dites-vous ? Moi je m'appelle Léon, et vous ? je demande, l'enthousiasme feint, dans l'espoir qu'il soit contagieux.

La plaisancière, gouvernail en main, tourne alors son regard dans ma direction, puis me répond, contre toute attente, entre deux mouvements labiaux :

— Robert Blanchard, soldat de Sa Majesté Napoléon Premier, Empereur des Français...

Incrédule, je réitère ma demande, au risque de passer pour un vieux pot.

— Robert Blanchard, soldat de Sa Majesté Napoléon Premier, Empereur des Français... répète, têtue, une voix chaude, d'une mâle assurance.

Je demeure stupéfait quelques secondes. J'avais bien entendu. Décidément, j'ai tiré le gros lot. Ma navigatrice en tient une sacrée couche. Elle a dû s'échapper de l'hospice et attraper une mauvaise angine pour parler d'une voix aussi singulière. Se croire un homme et un soldat de la Grande Armée, on n'a pas idée... Ce genre d'aventure, ça n'arrive qu'à moi.

— Ah oui, c'est pour ça que votre bateau s'appelle Bérézina, je comprends maintenant ! Et pourquoi Bérézina ? Ce n'est pas un bon souvenir. Il aurait fallu l'appeler Austerlitz ! trouvé-je bon de dire, à court de conversation.

---

<sup>1</sup> Désigne le geste de l'index posé sur les lèvres, incitant au silence.

— Parce que j’ai fait la campagne de Russie, mon garçon, et que je considère le passage de la Bérézina comme un illustre moment de bravoure.

Je ne sais comment réagir. Rire jaune, pleurer bleu, crier rouge, ainsi qu’un caméléon des émotions. Suis-je en compagnie d’une folle ou bien a-t-elle décidé de se moquer de moi ? À moins qu’elle ne soit une dangereuse fugitive...

Je reprends mon sérieux. J’adopte le ton le plus compatissant afin de lui faire entendre raison :

— Mais voyons, Madame, nous ne sommes plus en 1812, et pardon, mais vous êtes trop jeune pour avoir connu le Premier Empire... Enfin, et à moins que quelque chose ne m’échappe, force est de constater que vous êtes une femme, sans vouloir vous offenser...

Robert ne se démonte pas :

— Je sais tout ça petit, ne t’inquiète pas. Allez, pas de salamalecs ! Ouvre bien grand tes oreilles. Je vais te raconter mon histoire, maintenant que nous sommes tranquilles, entre nous. Mais es-tu assez valeureux pour tout entendre ? Même ce qui est le plus extravagant ? Promets-tu de ne pas faire de scandale ?

Je hoche la tête, soucieux de ne pas contrarier mon interlocutrice ou mon interlocuteur, à cet instant, je ne sais plus guère. Robert reprend d’une voix de rogomme, le regard scrutant le large, et le passé :

— Eh bien, voilà ! Au cours de ma carrière, j’ai défendu l’aigle impérial à travers l’Europe, sur tous les champs de bataille. J’ai été de toutes *Ses* campagnes. À Austerlitz, j’y étais. À Eylau, j’y étais. À Wagram, j’y étais. À la Moskova, j’y étais. À Leipzig, à Champaubert, j’y étais aussi. À Waterloo, j’y suis resté... Mes os gisent sous les pissenlits de la morne plaine, parmi mes frères d’armes. Oui, j’ai servi l’Empereur du mieux que j’ai pu, jusqu’à sacrifier mon existence pour lui... Et je continue de le servir, même après ma mort. Je sais, c’est difficile à entendre, difficile à croire, mais c’est la vérité. Sais-tu ce que c’est que les dents de Waterloo ? Je t’explique : après les batailles, de mon temps, il était habituel de venir prélever les dents des soldats tués sur leur cadavre encore chaud. Ç’a été mon cas. On m’a retiré toutes les ratiches et on en a fabriqué un dentier. Je dois avouer que j’ai de bonnes dents, c’est ma grande fierté ! Je suis devenu ensuite la propriété d’une famille. Dès lors, il m’en est arrivé des péripéties, si tu savais ! Avec le temps, on m’a traité comme une sorte de relique, que l’on s’est transmise de génération en génération, et que l’on vénérât avec une crainte

superstitieuse ! Car on me dotait d'un pouvoir surnaturel ! J'étais ensorcelé. Quiconque osait me porter, perdait la possession de son corps et de son esprit, prétendait-on ! Jusqu'à Gertrude Boutard. Elle, elle n'y croyait pas, à la métempsychose, à ces balivernes, comme elle disait... Aussi quand elle a cassé sa prothèse, dimanche dernier, elle n'a pas hésité une seule seconde à m'utiliser, faute de mieux, en attendant de revoir son dentiste. Et donc me voici incarné en elle, même si je dois dire que je suis un peu à l'étroit, dans cette bouche, en dépit d'une incroyable faculté d'adaptation...

Un ange passe. Je suis abasourdi. Où suis-je ? Dans quoi suis-je embarqué ? Qui est cet individu ? Je parle donc à un dentier... Le cas s'avérerait fort intéressant d'un point de vue clinique, si j'étais psychiatre ou dentiste. Peu à peu, je reprends mes esprits. Cachant mon trouble du mieux que je peux, je bafouille la première idée qui me passe par la tête :

— Comment faut-il vous appeler, alors ? Robert ou Gertrude ?

— Appelle-moi Robert, je préfère, rétorque l'autre aussitôt, dans un sourire éclatant.

C'est irréfutable, me confessé-je *in petto*, sa denture est magnifique. Après ces considérations odontologiques, je me prends à bêler :

— Très bien, c'est très bien tout ça... Très intéressant... Mais la nuit commence à tomber, hein, il serait peut-être prudent de rentrer maintenant, non ?

— Non. Au contraire. Il est temps d'y aller. Je suis là pour ça. La traversée risque d'être longue et mouvementée. Par veine, je suis dans la peau d'un matelot hors-pair et qui a de beaux restes, en dépit de son sexe ! Elle est encore en forme, la Gertrude ! Il faut le faire, pour notre Empereur. Tu as de la chance, le sort t'a désigné pour m'aider dans cette mission, Léon !

— Oui c'est très bien... Ravi... Mais nous allons où, au juste ? Et qu'allons-nous faire ?

— Destination Sainte-Hélène, moussaillon ! Je suis persuadé que la dépouille de l'Empereur ne repose pas aux Invalides. C'est un mensonge ! Nous allons réparer cette erreur, cette vilénie anglo-saxonne, cette perfidie bourbonne, toi et moi ! Nous allons retrouver *Ses* restes

dans la vallée du Tombeau<sup>2</sup> et les ramener là où *Il* doit reposer, pour de vrai. Et après nous irons mourir !

Je ne suis pas féru de géographie, mais je sais que Sainte-Hélène se situe au mitan de l'Océan Atlantique. On n'avait pas parlé de grand large... Un voilier de six mètres est-il de taille pour affronter la distance, les éléments, les feux Saint-Elme, les cachalots, les récifs, la folie des hommes ? Gerbert – je ne sais comment nommer cette double entité – est iconoclaste, certes, mais je ne partage pas totalement son délire.

— Excusez-moi Robert, mais il y a méprise. À l'origine, je souhaitais simplement faire une virée en mer de quelques heures. Une balade sympathique, quoi... Pas une longue traversée sur un radeau, et surtout pas pour jouer les profanateurs ! Ce n'était pas prévu. C'est de la folie furieuse, c'est démentiel... Je n'y comprends rien... Je voudrais rentrer maintenant, s'il vous plaît...

— Demi-portion, va ! maugrée soudain le soldat de sa voix d'outre-tombe, tandis que son tic buccal se fait de plus en plus accusé. Pas étonnant que tu ne t'appelles que Léon... Tu n'as pas d'autre choix que de me suivre, tu sais, et de m'aider à la tâche qui nous incombe. Je saurai te forcer...

Il a une dent contre moi, dorénavant. La peur commence à m'envahir. Il s'agit d'un enlèvement, purement et simplement. L'instinct me commande de déguerpir au plus vite, de quitter le navire au mépris de toute cérémonie. Il apparaît évident que la personne en face de moi est possédée et incurable. La côte est encore en vue, alors avec un petit peu de courage... Osez, Joséphine ! Il faudrait juste mitiger sa rancune, détourner son attention. Je devine qu'il m'a à l'œil, prêt à annihiler la moindre tentative de mutinerie ou de désertion. On n'est pas à bord du *Bounty*, ici. La jouer fine...

La fortune me sourit. J'avise à tribord un trois-mâts, battant pavillon anglais, en route pour le port et qui s'apprête à nous croiser. Une idée lumineuse s'empare alors de moi. Je prépare savamment ma diversion. J'attends le moment opportun, et, à l'instant propice, je me lance :

---

<sup>2</sup> La vallée du Tombeau est un terrain appartenant à la France sur l'île de Sainte-Hélène et sur lequel fut érigée la première tombe de l'Empereur Napoléon Ier.

— Robert, Robert, regardez ! Les Anglais nous accostent ! hurlé-je tout mon soûl, en pointant du doigt l'ennemi héréditaire. C'est le *Victory*, c'est le *Victory* ! Bon Dieu, mais c'est Nelson !

Le visage de Gertrude devient blême. J'ai touché le point sensible. Mon drôle de nautonier manifeste une impétuosité incoercible. La mâchoire prognathe, près de mordre, il éructe :

— Taiïaut, taiïaut ! Sus à la perfide Albion ! Ce ne sera pas un nouveau Trafalgar ! Vive l'Empereur ! Vive la France !

Tout à son virement de bord, le vétéran ne s'aperçoit pas que je me précipite à la mer, en deux temps trois mouvements. L'eau est froide, je bois la tasse, mais rassemblant ma volonté, je m'éloigne du maudit navire, le plus vite possible. Tout en nageant, je crois entendre des imprécations grognées à la cantonade, entre autres un mot cher à Cambronne, et un « Robert meurt, mais ne se rend pas... » Nonobstant, j'avoue que, chahuté par les flots, éperdu, peut-être mon esprit a-t-il divagué, un instant.

Heureusement, les marins du trois-mâts m'ont vu piquer une tête. Je n'ai pas besoin de m'épuiser à regagner le littoral. Ils me lancent une bouée et m'attendent. Ils m'aident à monter à bord, avec un flegme tout britannique, tandis que l'objet de mes alarmes disparaît peu à peu, à l'horizon crépusculaire. Mister Wellington, le capitaine du *Bellerophon*, me souhaite la bienvenue, et cherche, avec ses matelots, à connaître la raison de mon geste. Bouleversé, je lui fais croire que je ne parle pas un traître mot d'anglais. De guerre lasse, on me laisse tranquille. Je m'en tire à bon compte, et j'éprouve un immense soulagement une fois mes pieds sur la terre ferme.

Les mois se sont écoulés. Je garde cette mésaventure enfouie dans mon oubli, sans chercher à découvrir le fin mot de l'histoire. Je ne veux pas y penser, je ne veux plus. Ça m'apprendra à répondre à des annonces baroques. C'est d'un autre temps, en outre. Mais il faut croire que les Érinyes ne veulent pas me laisser en paix. Car en ce lundi matin, presque cent jours après ma funeste rencontre, je parcours tranquillement les pages du journal lorsque je tombe sur un entrefilet des plus curieux. L'article raconte que le gardien des Invalides, lors d'une de ses rondes nocturnes, remarqua, il y a une semaine, un paquet posé sur le sarcophage de porphyre rouge dans lequel est censé gésir le fameux personnage. On parle d'un squelette.

L'enquête en est à ses débuts et les analyses sont toujours en cours. Mais certains illuminés prétendent qu'il s'agit du véritable squelette de Napoléon, rapporté ici, de nuit, au mépris du système de sécurité, par une fervente admiratrice. Car officieusement, les premières images des caméras de surveillance sembleraient montrer une femme cheminant dans l'hôtel, jusqu'au pied du sarcophage, un fardeau sur les épaules. Une vieille femme, dont la mâchoire paraîtrait agitée d'un tic nerveux fortement prononcé et qui semblerait crier « Vive l'Empereur ! » au moment où elle dépose son ossuaire, avec grande dévotion. Brusquement, elle se volatiliserait, sans autre forme de procès. Depuis, on ne retrouverait pas sa trace. Il y a vraiment de quoi claquer des dents, parfois.